

DZP – 15, 16 et 17 août 2014 –
Godo : Jean-Pierre ROMAIN
Notes : Marianne Pigoury

Vendredi 15 août - Zazen de 11 heures

On évoque parfois les « quatre principes du zen ».

Je ne sais pas exactement à quelle période ces principes ont été énoncés, ni par quel maître. Mais ce matin, en feuilletant le livre d'Evelyn de Smedt, *Les Patriarches du zen*, je suis tombé dessus, et je vais essayer d'en parler un peu pendant ce long week-end.

Voici ces quatre principes du zen :

- une transmission en dehors des écritures
- ne dépendre ni des mots ni des concepts
- pointer directement au cœur de l'homme
- contempler sa véritable nature et ainsi réaliser l'état de bouddha.

Premier principe : transmission en dehors, ou au-delà, par-delà les écritures.

La plupart des doctrines, des religions, sont basées sur les écritures. Les livres saints, les Vedas, la Bible, le Coran... sont les exemples les plus évidents.

Comme vous le savez, en son temps le Bouddha historique a rejeté l'autorité des Vedas. Et ainsi le bouddhisme s'est séparé de l'hindouisme. D'autre part, quand maître Deshimaru est arrivé en Europe, on ne connaissait le zen que par les écrits, que par l'approche intellectuelle. Moi-même avant de commencer la pratique j'avais lu les livres de D.T. Suzuki, les *Essais sur le bouddhisme zen*.

Quand on ne fait que lire des livres, on obtient une certaine compréhension intellectuelle. Mais qui est comme une image. De même qu'en informatique on peut vous fournir une image d'un disque dur.

Donc cette compréhension intellectuelle existe, mais vous ne faites que tourner en rond dans des idées, dans des concepts.

Le jour où on commence à pratiquer avec son corps, et cela a été le cas pour moi, on découvre quelque chose de complètement différent, de beaucoup plus substantiel, et à ce moment-là les idées, les concepts tombent.

C'est pourquoi on a représenté certains maîtres, comme Eno, en train de déchirer les sutras, ou bien Tokusan qui, brûlant ses livres après avoir découvert la pratique.

Néanmoins il est bon de se souvenir que ces anecdotes datent d'une époque où le bouddhisme était basé entièrement sur les sutras, les écrits, ce qui n'est plus vraiment le cas aujourd'hui.

Souvent lors de l'initiation, l'introduction à la pratique, que nous donnons tour à tour les samedis après-midi, on explique la posture, le comportement, les manières dans le dojo, l'état d'esprit du zazen, et à la fin je dis aux personnes nouvelles : ce que vous avez vu là c'est comme la carte du restaurant, maintenant vous devez manger, goûter par vous-même.

C'est la même chose pour les écrits, tout ce que nous pouvons lire, étudier, sur le zen, le bouddhisme.

Lorsque vous mangez, que vous êtes à table, à ce moment-là vous oubliez ce qui est écrit sur la carte – du moins s'il y a correspondance entre les deux...

De même en zazen nous incorporons les enseignements, nous les digérons.

Mais il n'est pas inutile, quand vous allez au restaurant, de lire ce que vous allez manger. Alors les écrits ne sont pas inutiles. Simplement ils ne pourront jamais vous donner la substance, vous rassasier.

Vous n'aurez que la peau, et pas la moelle.

Il y a un autre aspect de ce premier principe, « transmission en dehors des écritures », dont je dirai deux mots demain : c'est de savoir comment, à ce moment-là, la transmission s'effectue, ce qui nous amène à la relation maître-disciple qui est extrêmement importante dans le zen et dans le bouddhisme en général.

*

Samedi 16 août - Zazen de 11 heures

Je reprends les quatre principes du zen, en les énonçant à nouveau :

- une transmission en dehors des écritures
- ne dépendre ni des mots ni des concepts
- pointer directement au cœur de l'homme
- contempler sa véritable nature et ainsi réaliser l'état de bouddha.

Hier j'ai parlé du bouddhisme, différent des religions révélées où on s'appuie sur les écritures saintes.

Donc, comment se fait la transmission ?

Beaucoup de textes zen, comme le *Sandokai*, le *Hokyo Zanmai*, commencent par parler de la transmission de bouddha en bouddha, de patriarche en patriarche, transmission de maître à disciple.

Il semble que cette relation de maître à disciple existe depuis la nuit des temps.

On imagine que l'homme préhistorique allait à la chasse avec des jeunes, des adolescents, pour leur enseigner comment prendre du gibier. Avec des mots, des explications – du moins dans le langage de l'époque – mais aussi sans mots, par l'attitude du corps, ou directement par l'esprit. Le corps et l'esprit.

Aujourd'hui notre civilisation a malheureusement mis l'accent sur l'éducation intellectuelle plutôt que sur une transmission des savoir-faire. Et le maître n'est souvent plus qu'un professeur.

Mais cette éducation par les mots et en dehors des mots, en dehors des concepts, existe encore, évidemment. Dans l'artisanat, dans tous les domaines artistiques et autres.

Lorsque nous montrons la posture de zazen, la posture de kinhin, les manières dans le dojo, par exemple les samedis après-midi lors des initiations, nous ne faisons pas qu'exposer une technique mais, inconsciemment et naturellement, se transmet notre esprit d'ancien, c'est-à-dire ce que nous sommes. Cet esprit vient de notre expérience, mais aussi d'au-delà de notre expérience.

Donc à la fois nous transmettons une expérience et ce qui est au-delà de cette expérience, c'est-à-dire la transmission de bouddha à bouddha.

Cela pour répondre à la question qu'on peut se poser : qu'est-ce qui est transmis ?

Le **second principe** est : ne pas dépendre des mots, ni des concepts.

Les mots peuvent venir des écritures, écritures saintes ou lectures, sutras, les écrits des maîtres, à partir desquels nous formons des concepts. Les concepts peuvent aussi venir d'ailleurs, de notre propre imagination.

Par exemple une parole zen dit : « Sur le zafu personne, sous le zafu pas de sol. » Cette parole est évidemment destinée à pointer vers l'expérience de zazen et nous ne pouvons pas la conceptualiser, la prendre au pied de la lettre. Nous ne pouvons pas penser qu'il n'y a personne sur notre zafu, ou que ce zafu est posé nulle part. Voilà un exemple simple de l'attachement aux concepts, aux mots.

Le maître contemporain Tokuda¹ a dit un jour : « L'éveil consiste à utiliser les mots, l'illusion à être utilisé par les mots. »

Et encore : « La méditation, c'est devenir libre des mots. »

Maître Dogen dans le *Fukanzaŋengi* écrit : « Nous devons cesser l'analyse où on cherche les mots et les phrases, et pratiquer le retournement du regard. »

Ces paroles nous amènent directement au **troisième principe** : pointer au cœur de l'homme.

¹ Cité par son disciple Eric Rommeluère.

L'expression « au cœur de l'homme » suggère l'universel. Et pas du tout l'introspection. En aucun cas nous ne devons confondre le « regard tourné vers l'intérieur », dont on parle à propos de zazen, avec l'introspection.

Je continue demain.

*

Dimanche 17 août – Zazen de 11 heures

Après une petite recherche, il apparaîtrait que les quatre principes du zen, dont je parle depuis vendredi, aient été énoncés par Bodhidharma, le premier patriarche du zen, du ch'an, c'est-à-dire dans les années 500. Mais rien n'est moins sûr. Quoi qu'il en soit, ces principes sont très anciens. On pourrait dire qu'il accompagnent le zen depuis ses débuts en Chine.

Je relis les quatre principes :

- une transmission en dehors des écritures
- ne dépendre ni des mots ni des concepts
- pointer directement au cœur de l'homme
- contempler sa véritable nature, et ainsi réaliser l'état de bouddha.

Le troisième principe, pointer directement au cœur de l'homme, comme je l'ai dit hier, suggère l'universel. Le cœur de l'homme, ce n'est pas notre personne ; zazen n'est pas une quête psychologique, ce n'est pas de l'introspection.

Mais ne nous trompons pas, le cœur de l'homme, ce n'est pas non plus une indication que le zen serait un humanisme.

L'homme ici est « l'homme sans qualité² », Maître Rinzai parle de « l'homme vrai, sans situation ». Ce n'est pas l'homme qui serait bon, selon Rousseau, ou mauvais, selon d'autres philosophes.

Le cœur de l'homme, c'est notre vraie nature.

Ce qui nous amène à la **dernière phrase** : contempler sa véritable nature et ainsi réaliser l'état de bouddha.

Lorsqu'on interrogeait les maîtres zen dans l'ancienne Chine : — Qu'est-ce que Bouddha, qu'est-ce que la voie ? — les réponses étaient très diverses. Parfois même des coups de bâtons, des engueulades.

Maître Joshu, quand on lui posait de telles questions, répondait « Fermez la bouche, pas d'abolements de chien ! »...

² Titre d'un roman de l'écrivain autrichien Robert Musil.

En effet les maîtres zen ne veulent pas que le disciple joue avec des concepts et se forge ses propres idées, de même qu'on s'imaginerait attraper l'air en fermant la main, ou comme un enfant essayant de vider la mer avec son petit seau.

La réalité ne peut être enfermée dans des concepts. D'où le second principe : ne dépendre ni des mots ni des concepts.

Néanmoins la plupart des maîtres ont parlé pour aider les disciples sur la voie. Voici par exemple quelques mots de maître Joshu déjà cité :

Ne mettez pas un bouddha de bronze au four.
Ne mettez pas un bouddha de bois au feu.
Ne mettez pas un bouddha d'argile dans l'eau.
Le bouddha authentique est à l'intérieur de votre propre esprit.

Et plus loin, Joshu dit :

Depuis que j'ai rencontré ce vieil homme, je n'ai jamais été un autre que moi-même. Il n'y a aucun profit à chercher cet homme véritable ailleurs, il existe ici et maintenant. Surtout ne manquez pas de le rencontrer.

Ne manquez pas de rencontrer cet homme véritable.
Se trouver soi-même, s'oublier soi-même, au-delà de toute introspection psychologique.

C'est zazen.

Mondo

Si vous avez une question, vous venez ici et j'essaierai de répondre.
Je ne vous dirai pas de ne pas aboyer...

Q1 : Ne pas s'attacher aux mots et aux concepts, ça veut dire rejeter les textes philosophiques ?

R1 : Dommage que tu n'étais pas là samedi ou vendredi, parce que j'en ai parlé.
Non, il n'y a pas à rejeter les textes philosophiques. Tu veux parler de la philosophie en général, ou des textes sur le bouddhisme ?

Q1 : Des textes occidentaux.

R1 : La philosophie, occidentale ou autre, est l'art de bien penser, et il est important de bien penser. Donc pourquoi pas étudier la philosophie ? Là on parle du bouddhisme, de suivre la voie, c'est assez différent. Et on parle des textes bouddhiques

ou autres. Donc étudier, mais bien comprendre que les textes, les mots, les concepts, pointent dans une direction, mais ne sont pas la chose réelle. La réalité ne peut pas être enfermée dans les mots.

Q1 : C'est seulement un moyen ? Il faut bien quand même un moyen pour penser.

R1 : C'est un moyen. Mais sur la voie le premier moyen c'est zazen, c'est la méditation. On peut étudier – je pense même qu'un pratiquant devrait étudier (je parle du bouddhisme, pas de la philosophie). Mais si on ne fait que lire, étudier, la compréhension est très limitée. Ça reste dans la tête. En zazen tu étudies avec ton corps, avec tes tripes. Ce qui n'exclut pas d'étudier aussi avec la tête : c'est important de pouvoir mettre des mots sur une expérience, de conceptualiser, tout en sachant que l'expérience elle-même ne se réduit pas aux mots.

*

Q2 : Sur le principe numéro un, la transmission en dehors des écritures, comment ça prend forme pour ceux qui, comme moi, sont dans la voie, mais à peine... , loin...

R2 : Cette transmission en dehors des écritures, c'est la transmission par zazen. C'est-à-dire tu viens ici, on t'apprend comment t'asseoir, comment te comporter dans le dojo, comment pratiquer. On t'apprend ça, et ce n'est pas par des bouquins. Avant de commencer zazen, j'avais lu un livre sur la pratique, un livre qui n'était d'ailleurs pas de Deshimaru mais d'un autre maître japonais. Alors j'avais essayé de faire zazen, tout seul, en lisant ce livre. Mais effectivement c'était très difficile, je n'ai pas persévéré. Après j'ai commencé à lire des livres et à nourrir un peu mon intellect, c'est-à-dire l'autre aspect. D'où l'importance de la transmission directe, transmission de maître à disciple, c'est-à-dire tout simplement à travers des pratiquants plus anciens, plus expérimentés, qui vont te guider.

Donc, par rapport aux religions révélées, religions du livre comme on dit, le bouddhisme ne s'appuie pas sur les textes sacrés. De tels textes existent, mais la transmission ne se fait pas par là. Alors que si tu es chrétien, on te demande de croire que la vérité est dans la Bible. Pour le bouddhisme ou le zen, la vérité est ici et maintenant, elle se trouve dans notre pratique. Ce qui n'empêche pas d'étudier, comme j'ai dit. C'est la différence.

De ce fait, la vérité ou plutôt la réalité (dans le bouddhisme on ne s'attache pas trop à la vérité) c'est quelque chose qui reste vivant, parce que c'est toujours ici et maintenant qu'on pratique ; on ne pratique pas à travers quelque chose qui a eu lieu il y a des milliers ou des centaines d'années. C'est pourquoi aussi on ne vénère pas le Bouddha comme un dieu – bien que cette vénération existe en Orient, mais nous, dans le zen, on n'adore pas Bouddha. C'est ici et maintenant qui est important. C'est le bouddha en soi qui est important, le vrai bouddha.

Q2 : On respecte les patriarches puisqu'on les salue, on les remercie...

R2 : Tout à fait. Mais il y a deux aspects : l'aspect dualiste, au sens où on vénère les patriarches et on les remercie, puisque c'est grâce à eux que nous sommes là. Et aussi l'aspect non dualiste, qui est de voir que les patriarches, c'est nous. Le Bouddha est en nous, les patriarches sont en nous. Il y a ces deux aspects. Si tu ne prends que le premier – vénération, ou adoration – c'est la petite religion, la religion commune. Et si tu prends aussi le deuxième aspect, voir que tout ça c'est aussi en nous, c'est ce Deshimaru appelait parfois la vraie religion, c'est-à-dire la religion au-delà des formes et des croyances.

Tiens, si tu veux bien arranger le zagu un peu mieux [le pratiquant se lève et le zagu sur lequel il s'est assis est froissé]... Ça c'est la forme... mais c'est important aussi. [Rires.]

*

Q3 : Dans ton kusen, tu as dit que Bodhidharma était le premier patriarche. Mais Bodhidharma a vécu dans les années 500 après Jésus-Christ. Donc entre Bouddha et Bodhidharma, qu'est-ce qui s'est passé ?

R3 : Rien ! [Rires].

Non, Bodhidharma est le premier patriarche du zen. Si tu regardes dans le petit dépliant des sutras [le godo prend ce dépliant] l'eko des patriarches, Bodhidharma est le vingt-huitième à partir de Shakyamuni. Du moins dans notre tradition, parce que j'ai observé que dans la tradition Shingon, qui n'est pas le zen mais une autre école du bouddhisme japonais, il y a moins de patriarches. Mais c'est comme ça, ils comptent autrement.

Et si tu regardes bien la liste des patriarches, elle commence avant Bouddha. Ce qui veut dire évidemment qu'il s'agit de bouddhas mythiques. Mais le sens est que le bouddhisme ne commence pas avec Shakyamuni Bouddha : c'est un enseignement. Donc après on arrive à Dogen, dans la liste, qui est le début du zen proprement dit, c'est-à-dire du zen japonais, puis Koun Ejo, Tetsu Gikai, Keizan Jokin... et on arrive à Kodo Sawaki et Deshimaru. On saute tout ce qu'il y a après Keizan, c'est-à-dire une bonne vingtaine de patriarches japonais³. Mais il paraît qu'au Japon on récite tout, parfois. Ce qui prend un peu plus de temps⁴.

*

Q4 : Dans ton kusen tu as dit que pratiquer zazen, c'était tourner son regard vers l'intérieur et chercher sa propre nature de bouddha. Et tu as bien précisé que ce

³ Précisément 26.

⁴ Emmanuel Risacher a raconté que dans certains temples au Japon et pour certaines cérémonies, chaque moine récite la liste complète de sa lignée. Et comme ils ne sont pas tous de la même lignée, avec un nombre de patriarches différent, ça fait un effet surprenant, tous en même temps disant des noms différents. Et un gros effort d'harmonisation de la part de chacun... (NDLR).

n'était pas de l'introspection. Alors est-ce que tu peux dire pourquoi trouver sa nature de bouddha est-il finalement plus important, si c'est le mot qui convient, que pratiquer l'introspection ?

R4 : Ce n'est pas que c'est plus important, mais que ce n'est pas la même chose.

Q4 : Justement, quelle est cette autre dimension ?

R4 : C'est la dimension spirituelle, religieuse, qui n'existe pas dans la psychologie ou la psychanalyse, ou autre thérapie. Enfin qui peut exister, mais en principe dont ce n'est pas l'objet. Une thérapie n'est pas une voie spirituelle, c'est différent, ce n'est pas la même chose. C'est juste pour ne pas confondre.

Donc ce n'est pas de la psychologie, le zazen, et pointer au cœur de l'homme n'est pas non plus un l'humanisme. Du fait qu'il n'y a pas de dieu dans le bouddhisme, on peut être parfois amené à penser que c'est un humanisme, que ce qui est important est l'homme. Or les maîtres zen disent toujours : soyez au-delà de ce qui est humain. Ce n'est pas facile à comprendre, mais la pratique consiste en ça. Un maître de l'époque de Kodo Sawaki a dit quelque chose comme : « Rien de ce qui a odeur humaine ne doit être amené dans le dojo. Tranchez-vous la tête et posez la à côté de vous... » Ce sont des images, évidemment, pas à prendre à la lettre non plus.

Quand, après quelque temps, on est bien dans sa posture, je pense qu'on peut être tenté de faire de l'introspection ou de s'analyser, puis on va s'attacher à ça parce qu'on se dit : comme ça, j'irai mieux. Et peut-être on ira mieux effectivement, peut-être moins bien... mais il semble que si on pratique en cherchant un profit, on passe à côté du vrai zazen – et de la dimension spirituelle en général.

*

